

Robert Frank

Un regard étranger. Paris / Les Américains

20 janvier – 22 mars 2009





Paris, 1949-1952 © Robert Frank

Robert Frank, figure importante de la Street Photography, est l'un des photographes les plus influents du xx^e siècle depuis la parution des Américains en 1958. Les images de ce livre, dont on vient de fêter le cinquantième anniversaire, ont profondément marqué des générations de photographes.

Le Jeu de Paume commémore à son tour l'événement, en présentant, avec cette série mythique, les photographies prises à Paris par Robert Frank entre 1949 et 1952, ainsi que deux de ses films, *Pull My Daisy* (1959) et *True Story* (2004).

Robert Frank développe une forme de récit photographique, suivant un fil conducteur qui pourrait être, pour Paris, la présence récurrente de fleurs et, pour *Les Américains*, les signes représentatifs d'un monde en pleine mutation. Avec les photographies de Paris apparaissent les prémices de son style subjectif et de son regard étranger qui s'affirment pleinement, moins de dix ans plus tard, dans *Les Américains*, renouvelant profondément la photographie documentaire.

Né à Zurich en 1924, Robert Frank a grandi en Suisse, au sein d'une famille juive aisée. Son père, Hermann, est décorateur lorsqu'il quitte Francfort après la Première Guerre mondiale pour Bâle où il se lance dans les affaires et épouse Régina Zucker, fille d'industriels, qui deviendra progressivement aveugle. Ils ont deux fils, Manfred et Robert. La famille mène une existence relativement sereine, à l'abri des persécutions mais sans les ignorer. À la suite du décret promulgué par Hitler en 1941 et par lequel les Juifs sont déchus de la nationalité allemande, Hermann Frank entreprend des démarches auprès des autorités suisses et obtient avec sa famille la citoyenneté helvétique en 1945.

Dès 1941, le jeune Robert, qui a découvert la photographie vers l'âge de douze ans, fait son apprentissage chez le photographe et graphiste Hermann Segesser qui l'initie à l'art moderne, et en particulier à l'œuvre de Paul Klee. De 1942 à 1944, Robert Frank poursuit sa formation dans le studio de Michael Wolgensinger (ancien assistant de Hans Finsler, le directeur de la classe de photographie de l'école d'arts appliqués de Zurich), qui lui transmet ses idées sur la photographie. Par ailleurs, influencé par Arnold Kübler, directeur de magazines (en particulier de *du*) encourageant le développement du photojournalisme, Robert Frank fait également des incursions dans le registre du documentaire sur des



Paris, 1949-1952 © Robert Frank

sujets liés à la vie quotidienne. « Je ne savais pas ce que je voulais, mais je savais certainement ce que je ne voulais pas », a-t-il déclaré en évoquant ces années de formation qui prennent fin en 1946 avec un portfolio à spirale, *40 Photos* – vues de son pays et photographies de rue prises sur le vif qui se succèdent sans lien narratif ou linéaire apparent.

À la fin de la guerre, Robert Frank découvre Paris, Milan et Bruxelles, où il photographie au Rolleiflex les traces du conflit, amorçant une démarche d'exploration sociale qu'il approfondira plus tard au Leica en Amérique du Sud et en Europe.

En février 1947, très critique vis-à-vis du matérialisme de ses parents et des conventions bourgeoises, il laisse derrière lui une existence préétablie et confortable et quitte la Suisse pour les États-Unis, qui sont alors à ses yeux le symbole de la liberté. Il y trouve du travail mais rapidement, il est profondément déçu par l'omniprésence de l'argent. À New York, il montre *40 Photos* à Alexey Brodovitch qui l'engage pour *Harper's Bazaar*. En 1949, il regagne l'Europe, et pendant les années suivantes, fait la navette entre les deux continents. Ses voyages le conduisent d'abord en Amérique du Sud, puis en Espagne, en Angleterre, et à Paris, où il enregistre l'atmosphère de l'Ancien Monde.

En 1953, c'est sans grand enthousiasme que Robert Frank, marié et père de deux enfants, retourne aux

États-Unis. Il obtient une bourse de la Fondation Guggenheim pour documenter visuellement la civilisation américaine. Le résultat, quatre ans plus tard, bouleverse l'histoire de la photographie documentaire et la vision de l'Amérique. Frank fait naître une nouvelle iconographie où des visages anonymes s'amalgament au bord de routes tristes, dans les excroissances urbaines ou les vides d'un territoire démesuré. Mais si ces images fascinent et choquent, elles s'imposent aux regards et font reconnaître le langage original de ce photographe. Il explique sa position en ces termes en 1951 : « Lorsque les gens regardent mes photos, je voudrais qu'ils éprouvent la même chose que quand ils ont envie de relire les vers d'un poème. » Depuis la fin des années 1950, Frank tourne des films et des vidéos à caractère autobiographique et expérimental qui prolongent les investigations formelles de ses polaroïds. Dans les années 1970, sa démarche le conduit à un dialogue réflexif entre textes et images.

Les drames que Robert Frank a traversés – la mort de ses deux enfants, Andrea, sa fille, en 1974 et Pablo, son fils, en 1994 –, ont transformé le détachement de ses débuts en une volonté constante de mise à nu et d'introspection. Il recherche de façon récurrente la vérité et explore dans son œuvre deux univers : celui qui l'entoure et celui qui le constitue. « Je fais toujours

les mêmes images. Je regarde toujours l'extérieur pour essayer de regarder l'intérieur, pour essayer de trouver quelque chose de vrai. Mais peut-être rien n'est-il jamais vrai. »

Paris

Bien qu'installé aux États-Unis depuis 1947, Robert Frank continue à faire la navette entre l'Europe et New York de 1949 à 1952. La majorité des œuvres ici exposées ont été prises à cette époque, dans le Paris d'après-guerre ; certaines ont été tirées spécialement à l'occasion du présent accrochage. La rue en est le thème central. Le regard du photographe alterne entre les passants, les lieux et les objets. Frank s'inscrit dans la tradition baudelairienne du flâneur qui observe le spectacle des rues au gré de ses déambulations. Ses premières expériences américaines semblent avoir aiguisé son regard sur la vieille Europe, et il est conscient du caractère éphémère de ce qu'il y voit. Les prises de vue des boulevards, des jardins publics et des vendeurs de rue évoquent les célèbres photos documentaires réalisées à Paris par Eugène Atget (1857-1927). Frank saisit les gens dans la subtilité de l'instant : perdus dans leurs pensées, debout, au milieu de la foule ou assis dans le métro, prostrés sur un banc ou lovés sur une pelouse. Il choisit différentes perspectives : des vues en plongée, des angles très profonds ou des photographies de passants prises par dessus l'épaule, ce qui donne une forte présence au motif tout en plaçant le spectateur au cœur de l'image. Les photos parisiennes de Frank se présentent déjà comme un récit visuel – non pas comme une histoire, mais comme une multitude d'instantanés qui nous invitent à porter un regard plus attentif sur la fin d'une époque.

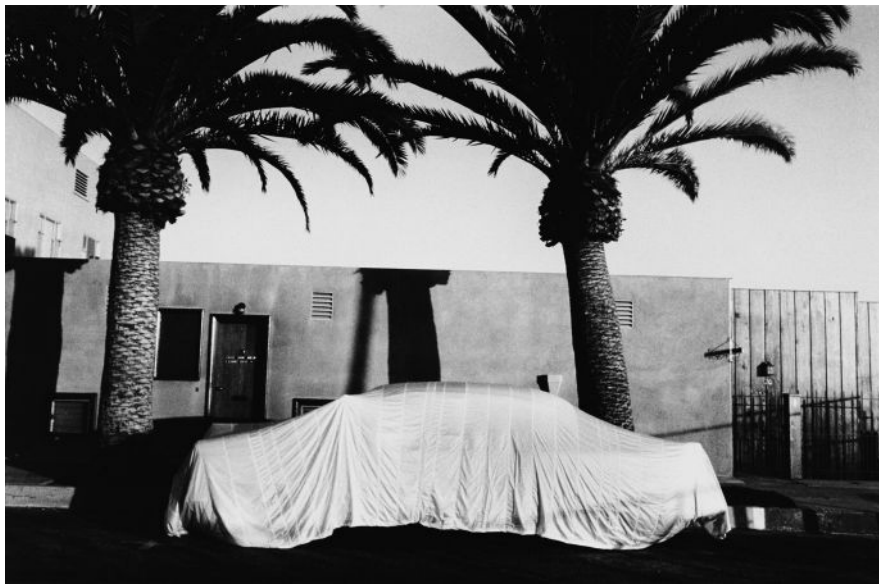
Les Américains

Le projet d'« étude visuelle d'une civilisation », soutenu par Walker Evans, Alexey Brodovitch, Edward Steichen, Alexandre Liberman et Meyer Shapiro, financé par la bourse du Guggenheim, aboutit au premier livre de Robert Frank, *Les Américains*. Pour ce travail, il entraîne, entre avril 1955 et juin 1956, sa femme Mary et leurs deux enfants dans son périple photographique : quelques expéditions à partir de New York et un voyage de neuf mois sur la côte Ouest. Il travaille au Leica, parfois au grand angle, et réalise quelque 28 000 clichés. Frank se nourrit des événements et de la réalité qu'il rencontre, et non d'un programme préétabli. La liberté du style,

très direct et qui tourne le dos aux canons de l'esthétique traditionnelle, est comparable à celle des écrivains de la Beat Generation – qu'il ne connaît pas encore mais qui deviendront bientôt ses amis –, et évoque également les procédés d'improvisation du jazz. Les lieux et les visages pris à la volée sont souvent flous, la composition est parfois décentrée, comme si, en allant très vite, le motif était seulement balayé du regard. La fréquence et la profondeur des noirs creusent les images, créant un facteur d'abstraction et un tempo qui les lie en profondeur. Entre 1956 et 1957, il procède au choix final de 84 photos sur les 1000 initialement sélectionnées, et élabore la maquette du livre publié par l'éditeur français Robert Delpire en 1958. Dans l'édition américaine, publiée l'année suivante par Grove Press, la préface est écrite par Jack Kerouac et les photographies, présentées uniquement en belle page, font face à des pages blanches – alors que, dans la version française, des textes critiques sur les États-Unis se trouvaient en pages de gauche. Le livre est austère, proche du *American Photographs* de Walker Evans. La façon dont les sujets sont traités met en évidence l'artifice et l'aliénation, la détresse et les inégalités cruelles du « rêve américain », et propose une imagerie très éloignée de celle que l'Amérique montre généralement d'elle-même à cette époque. Sur la quatrième de couverture de la maquette, Frank avait inscrit : « America America ». Ce titre, abandonné, voulait rappeler que le projet s'assimile à un chant et qu'il réinvente une forme. Il en ressort un portrait à la fois poétique et politique des États-Unis.

Pull My Daisy

Dans la continuité des *Américains*, Robert Frank réalise son premier film en 1959 avec le peintre Alfred Leslie, adapté du troisième acte d'une pièce de théâtre inachevée de Jack Kerouac, *The Beat Generation On The New American Church*. *Pull My Daisy* – le titre étant issu d'un poème improvisé par Kerouac, Allen Ginsberg et Neal Cassady au cours d'une performance – relate la rencontre entre un évêque et un groupe de jeunes poètes. Ginsberg et Peter Orlovsky, mais aussi les artistes Larry Rivers, Alice Neel, Mary Frank et l'actrice Delphine Seyrig y jouent leur propre rôle. La mobilité des prises de vues évoque les déplacements de l'œil et instaure une forme d'empathie avec ce qui est photographié et filmé : les expérimentations artistiques, littéraires et musicales, les soubresauts de la libéralisation des mœurs des années 1960, et, plus



Covered Car – Long Beach, California, 1955-1956 © Robert Frank, tiré de *Les Américains*

généralement, les émotions et les processus qui les explorent. En réalité, l'apparent chaos du langage cinématographique, comme l'absence de structure narrative, objectifs revendiqués de l'artiste, sont le résultat d'un travail approfondi.

À l'instar de sa photographie, le cinéma de Frank repousse les codes en vigueur et atteint les limites du genre sans toutefois s'y installer. *Pull My Daisy* a été à l'origine du New American Cinema Group fondé en 1960, avec Jonas Mekas et John Cassavetes, destiné à défendre l'indépendance du cinéma expérimental.

True Story

True Story (2004) est la vidéo la plus récente de Robert Frank. Commentant en voix off des scènes tournées dans son appartement new-yorkais et sa maison de Mabou, en Nouvelle-Écosse, le cinéaste renoue dans ce film avec les thèmes de la mémoire et de la perte. *True Story* comprend des extraits de films antérieurs, des photographies, des œuvres de June Leaf, sa seconde femme, et des lettres écrites par son fils Pablo. Tour à tour poignante, réfléchie, ironique et pleine de colère, cette autobiographie ne cherche pas à enjoliver les faits, ni à les expliciter. *True Story* nous confronte à la profondeur des sentiments et des blessures, et à la force qu'il faut pour les déchiffrer et les ramener du côté du vivant.

projections

en salle de documentation

tous les jours, en boucle

■ *Les Détours de Robert Frank* de Marie-Anne Chambonnier, Christophe Gauthier, Julia Reshop France, 1993, 15'

■ *Robert Frank : l'immagine della poesia* de Giampiero Tartagni, Italie, 1983, 58'

à l'Auditorium

■ *Le Voyage américain* de Philippe Séclier, France, 2008, 58' : mardi 20 janvier à 20 h et samedi 14 mars à 17 h

■ un ensemble de films de Robert Frank (voir le programme détaillé disponible à l'accueil et sur www.jeudefaume.org)

Jeu de Paume – Concorde

1, place de la Concorde, 75008 Paris
accès par le jardin des Tuileries, côté rue de Rivoli
www.jeudepaume.org

renseignements 01 47 03 12 50
mardi (nocturne) 12 h-21 h
mercredi à vendredi 12 h-19 h
samedi et dimanche 10 h-19 h

fermeture le lundi

entrée : 6 € – tarif réduit : 4 €

accès libre aux expositions de la programmation Satellite

mardis jeunes : entrée gratuite pour les étudiants
et les moins de 26 ans le dernier mardi du mois,
de 17 h à 21 h

expositions

20 janvier – 22 mars 2009

■ **Robert Frank** : un regard étranger. Paris / Les Américains

■ **Sophie Ristelhueber**

■ Programmation Satellite, **Mario García Torres** :

Il aurait bien pu le promettre aussi

et sur www.jeudepaume.org,

Christophe Bruno : Le Dadamètre

autour de l'exposition « Robert Frank »

■ **visite*** de l'exposition par Gilles Mora, historien

de la photographie

mardi 20 janvier 2009 à 19 h

■ « **Robert Frank, Paris et le cinéma** »

conférence** de Claude Arnaud, scénariste et écrivain

mardi 10 février à 19 h

■ « **Robert Frank photographe** »

conférence** d'Andy Grundberg, critique et historien

de la photographie

vendredi 13 février à 19 h

■ **conférence** sur les films de Robert Frank**

par Philippe-Alain Michaud, historien de l'art

et conservateur au MNAM – Centre Georges Pompidou

mardi 10 mars à 19 h

les rendez-vous du Jeu de Paume*

visites commentées destinées aux visiteurs individuels :
du mardi au samedi à 12 h 30, le dimanche à 14 h 30

visites en famille*

Intitulées « Traces du passé, lecture au présent »,
ces visites seront l'occasion d'explorer la relation
qu'entretiennent les images photographiques au temps,
et à la mémoire.
le dimanche à 16 h 30

prochaines expositions

7 avril – 7 juin 2009

■ **HF|RG |Harun Farocki |Rodney Graham**

■ Programmation Satellite : **Agathe Snow**

et sur www.jeudepaume.org,

Andreas Angelidakis + Angelo Plessas

Jeu de Paume – Hôtel de Sully

62, rue Saint-Antoine, 75004 Paris

www.jeudepaume.org

renseignements 01 42 74 47 75

mardi au vendredi 12 h-19 h

samedi et dimanche 10 h-19 h

fermeture le lundi

entrée : 5 € – tarif réduit : 2,5 €

mardis jeunes : entrée gratuite pour les étudiants
et les moins de 26 ans le dernier mardi du mois,
de 17 h à 19 h

expositions

12 novembre 2008 – 25 janvier 2009

Erich Salomon : le roi des indiscrets, 1928-1938

10 février – 24 mai 2009

Paris, capitale photographique 1920-1940 :

collection Christian Bouqueret

les rendez-vous du Jeu de Paume*

visites commentées destinées aux visiteurs individuels :
le samedi à 15 h

* gratuit sur présentation du billet d'entrée

** sur réservation

(01 47 03 12 41 / service.culturel@jeudepaume.org)
dans la limite des places disponibles

texte : service culturel

maquette : Gérard Plénacoste

© éditions du Jeu de Paume, Paris, 2009

© Robert Frank, 2009

Le Jeu de Paume est subventionné par
le ministère de la Culture et de la Communication.



Il bénéficie du soutien de Neulize Vie, mécène principal.



Les Amis et Jeunes Amis du Jeu de Paume s'associent
à ses activités.

Cette exposition est coproduite par le Jeu de Paume
et le Museum Folkwang, Essen, en collaboration avec
la Maison européenne de la photographie.

Elle est organisée en partenariat avec :

